

Ce qui ne vous concerne pas

Francis Grenier

Number 47, Winter 1991

Des marques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14962ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, F. (1991). Ce qui ne vous concerne pas. *Moebius*, (47), 33–36.

CE QUI NE VOUS CONCERNE PAS

Francis Grenier

Le voyeur, c'est moi. Ou plutôt, c'était moi; avant de devenir comptable. Je regardais par les fenêtres illuminées et scrutais les gens. Il est évident que certaines choses dont j'étais témoin m'excitaient au plus haut point. J'étais au premier rang en ce qui concernait les spectacles amoureux ou les querelles dont mes préférées étaient celles du genre *excuse-moi, je ne voulais pas...* Je les adorais particulièrement parce qu'elles se terminaient toujours au lit, belle manière de se réconcilier. Les flegmatiques, eux, me laissaient toujours sur mon appétit; un peu ennuyant certes, mais je réussissais tout de même à me faire une idée fixe sur ces gens. Je ne pouvais être satisfait tous les soirs, c'est comme la boisson, ça dépend de notre humeur. Et puis finalement, le spectacle m'était toujours donné gratuitement.

Certains d'entre vous auront tendance à me traiter gratuitement de pervers. Je vous pardonne. L'homme se rassemble et communique en croyant ce qu'il veut bien croire, entraînant les autres avec lui. Isolez-vous de vos proches pendant un mois, vos croyances se distingueront et votre cerveau s'enrichira de ses propres points de vue. Essayez, vous m'en direz des nouvelles.

Bien sûr, il me fallut un certain temps avant de me séparer de ce penchant. Oui, car c'était bien un penchant et il me torturait. Pensez-vous que je faisais cela conformément à ma volonté? Alors qu'au moment d'enfourcher ma bicyclette, je tremblais de tout mon corps et qu'une voix bourdonnante m'incitait une fois de plus à apaiser mes envies. Je me sentais aussi désarmé qu'un drogué transpirant devant une seringue, hésitant à en faire usage.

Il m'était difficile, vous savez, de résister à la tentation, la voix du mal gémit et convainc plus facilement que le bien lui-même. Lorsque je m'approchais d'une maison ou d'une fenêtre éclairée par la lumière bleuâtre et mouvementée de la télévision, mes sens se conduisaient d'eux-mêmes. J'aurais bien voulu vous y voir dans la noirceur, sur votre vélo, devant la maison paisible, un pied appuyé contre le trottoir, à vous dire et redire que ce sera la dernière fois. Mais le même scénario se reproduisait le lendemain. Une fois, justement, à travers une de ces fenêtres, j'y ai vu des scènes pas très catholiques, mais déception pour moi-même car ce que mes yeux captaient était en réalité les images émises par l'écran du téléviseur. Il n'y avait personne d'assis sur l'un des deux fauteuils que j'apercevais, la pièce semblait déserte. Debout sur le gazon, j'en conclus deux possibilités: soit que les auditeurs reposaient sur le sofa dont je ne distinguais qu'un plan restreint; ma vue, à cet angle, étant obstruée par un énorme bouquet décoratif dont je me mis soudainement à détester la présence. L'autre possibilité mettait en situation le couple précipité vers la chambre à coucher afin d'y exercer ce qu'ils avaient vu sur écran, trop excités pour attendre la fin. Je pensais aussi que les occupants étaient tout bonnement absents, mais il est rare qu'un magnétoscope soit abandonné en marche. Aujourd'hui j'en conclus que ce n'était tout simplement pas de mes affaires, probablement ce que vous concluez aussi.

Maintenant je porte les cheveux courts et je ne me ballade plus en vélo, je m'en suis défait il y a vingt ans. Je ne me livre plus à ce genre d'activités. Mais ce ne fut point de tout repos; il arrive un temps où l'on se répète tellement qu'on ne recommencera plus qu'on le fait inconsciemment, un fidèle fumeur d'ailleurs vous le confirmerait, la moindre

occasion est sujette à apaiser l'envie; *une petite dernière parce que je suis plus nerveux qu'à l'habitude*, cette phrase enrayer d'elle-même les pensées ultérieures. Bref, j'étais devenu un véritable voyeur, de la même manière que la personne près de vous pourrait se voir évoluer en tant que pyromane. Mais n'ayez crainte, je ne veux en aucun cas rationaliser mon expérience.

C'est un policier qui, le lendemain de mon horrible nuit en cellule, me fit comprendre l'acte qui entraîna mon arrestation. Par chance que les occupants que j'épiais étaient occupés à assouvir leur désir; du moins, c'est ce que j'en déduisis, car rien ne bougea à l'intérieur au moment où les policiers me clamèrent la célèbre interjection qui vous pétrifie sur le champ. J'aurais eu sans contredit à subir de leur part quelque reproche honteux. Je l'ai trouvé bien gentil ce policier, parce qu'il me donna deux choix, comme si, au cours d'un inévitable contrôle de mathématiques, on vous confrontait à deux réponses aussi plausibles l'une que l'autre. Pile ou face? Soyez-en assuré, je n'ai guère fouillé dans ma poche pour jouer mon sort avec une pièce de monnaie. Je me trouvais devant une situation pour le moins délicate; ou j'étais passible d'une amende assez exorbitante ou bien je devais être suivi par un psychologue, le guérisseur mental. Je vous entends d'ici me dire qu'il s'agissait d'une décision enfantine. Le problème s'avérait plus complexe. Si je choisissais la première proposition, je ne me retrouverais pas pour autant rétabli de mon penchant qui avait persisté même en cellule. Cependant j'y voyais l'avantage de recommencer à observer les gens dans leur intimité, malgré les chances de m'exposer aux fébriles traques des policiers. Par contre, la deuxième solution me laissait croire que j'arriverais à maîtriser cette attirance pour les fenêtres de salon. J'étais pris au piège, les deux suggestions se heurtaient dans ma tête, incapable de faire taire les voix qui surgissaient de part et d'autre. Sueurs et tremblements s'étaient donnés le mot au point de me rendre fou et ces images qui volaient devant mes yeux; la fenêtre, mon vélo, le téléviseur, les policiers, tout se centralisait contre moi et je détestais la situation dans laquelle je pataugeais.

Vous l'avez constaté depuis déjà un bon moment; je ne fais plus les choses comme avant. J'ai choisi la deuxième solution. Vous vous seriez sûrement moqué si vous m'aviez vu, recroquevillé sur ma chaise, embarrassé par les yeux du guérisseur mental qui me posait des tas de questions indiscretes. Il soutenait constamment son regard qui, il me faut l'avouer, semblait rempli de compréhension. En dépit de cela, ces interrogatoires m'exaspéraient; après tout, mon seul désir était de voir les gens dans leur salon. Je me demandais à ce moment si je n'aurais pas mieux fait de choisir la première solution, la psychologie est d'un coût onéreux. Sans doute direz-vous que la thérapie était nécessaire. Surtout lorsqu'on est comme moi. À cela, je réponds ironiquement, si vous le permettez, de m'épargner votre morale, j'ai eu des parents tout comme vous.

Un soir où il faisait bon, un copain me confiait dernièrement que je frôlais l'excentricité. Je venais à peine de lui faire voir la magnifique paire de bottes en cuir noir que je m'étais offertes le jour même. Au fil des années, j'ai développé une difficulté à accepter l'indiscrétion des autres, marque que m'a léguée la thérapie. Ce jour-là je dévisageai mon copain, tentant de contenir la fureur qui montait dans ma gorge. Je pris une gorgée de bière, réfléchissant à ce que j'allais lui répondre. Je me résignai à lui dire le strict minimum. Après tout, j'avais à mes côtés un copain. Néanmoins, je lui demandai gentiment de s'occuper de ce qui le regardait. Vous lui auriez dit la même chose.

Aujourd'hui, je suis aussi respectable que vous; je travaille pour gagner mon pain. J'ai terminé mes études, fréquenté le guérisseur mental et les fenêtres du salon ne m'attirent plus comme un champ magnétique. J'ai enfoui mon instinct de voyeur au plus profond de moi-même et jamais je n'en ai soufflé mot. J'ai presque réussi à effacer les sensations que j'éprouvais à la vue des lueurs projetées par les écrans de télévision des maisons voisines et, en aucun cas, je n'oublie d'allumer toutes les lampes de mon salon lorsque je regarde la télévision.